

Amour propre
Quand tombe la nuit

Jean-Philippe Gravel

Volume 14, Number 3, Fall 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/892ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gravel, J.-P. (1995). Review of [Amour propre / *Quand tombe la nuit*]. *Ciné-Bulles*, 14(3), 24–25.

Amour propre

par Jean-Philippe Gravel

Parce que **Quand tombe la nuit** permet d'en confirmer certaines limites (disons plutôt des redondances) formelles et thématiques, il n'y a plus à douter que les films de Patricia Rozema sont porteurs d'un univers propre et décelable. Et cela compte autant pour les personnages, les situations ou dans cette certaine façon de regarder.

Reconnaissons d'abord que cet univers plaît. Le parcours de la cinéaste est jalonné de nombreux prix qui témoignent d'une certaine estime: prix de la jeunesse à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes en 1987 pour **le Chant des sirènes**, nomination aux Génies pour **White Room** et prix du public à Berlin pour **Quand tombe la nuit**, sans oublier le «Dangerous to Know Audience Award» au Festival des films gais et lesbiennes de Londres. Le public-type des festivals a beau trahir des goûts particuliers, ses verdicts ont la vertu d'échapper aux combines parfois loufoques des jurys officiels. Patricia Rozema, dans sa montée actuelle, est sans doute destinée à récolter encore beaucoup d'autres «prix du public».

Rozema possède une certaine façon d'embellir les choses qui font même d'un film aussi ennuyeux — après mûre réflexion — que **Quand tombe la nuit** une expérience «agréable». Dans tous ses films, les images flattent la rétine, l'érotisme est aérien comme un nuage de lait dans une tasse de thé et certains morceaux choisis de musique classique interviennent parfois dans le récit avec un effet libérateur: je pense notamment à Sheila McCarthy dans **le Chant des sirènes** dirigeant un orchestre imaginaire qui entame le premier mouvement de la Cinquième de Beethoven...

D'ailleurs, chacun de ses films, hormis le dernier, affirmait un esprit fantaisiste et ludique: ses personnages rêveurs pouvaient parfois s'envoler au-dessus de la ville ou faire fondre des sous-titres dans le champagne. Mais ce doux délire, Rozema l'atténue beaucoup dans **Quand tombe la nuit**: si ses héroïnes s'envolent bel et bien, c'est grâce au support très réel d'un deltaplane. Et Pascale Bussières, qui incarne Camille,

une enseignante en mythologie dans une université calviniste, tombe dans les pommes. Le film expose son dilemme lorsqu'elle se sent de plus en plus amoureuse de Petra (Rachael Crawford), une artiste de cirque, en dépit de ses fiançailles prochaines avec Martin, un professeur parvenu (Henry Czerny).

On anticipe déjà la tonne de soucis qu'une telle aventure peut inspirer chez une femme qui doit s'imposer une certaine austérité. Or, la faiblesse du scénario fera en sorte que l'issue du récit ne sera pas trop déchirante. Alors que les conflits entre Camille et son fiancé — sans oublier son recteur puritain — s'amenuiseront, l'unique solution lui paraîtra évidente: il faut se joindre à la troupe de Petra et partir au large... D'autant plus que le temps presse: un cirque n'est jamais un cirque s'il n'a pas quelques créanciers aux fesses, et ce cliché cinématographique est aussi gros que le moyen employé par son directeur (Don McKellar) pour se sortir de l'impasse, soit, naturellement, la fuite.

Le personnage de Pascale Bussières, qu'on imaginait à mi-chemin entre la sœur très raisonnable de **Deux actrices** de Micheline Lanctôt et la bibliothécaire passionnée de **la Vie fantôme** de Jacques Leduc, bascule (trop) rapidement du professeur collet monté à l'amante tendre qui délaisse tout pour vivre une vie d'aventures. Cela la fait passer d'un pôle à l'autre de la division du monde que préconise Rozema, où l'on trouve d'un côté les intellectuels stériles (comme Paule Baillargeon dans **le Chant des sirènes**) et, de l'autre, les artistes, les créateurs illuminés, parfois bohèmes (le Norman Gentle de **White Room** ou tous les rôles tenus par Sheila McCarthy).

Dis-moi comment tu élèves ton âme et je te dirai qui tu es: on remarque souvent chez les personnages qu'affectionne la réalisatrice un attrait vers ce qui est aérien. Dans **Quand tombe la nuit**, Petra espionne Camille en grimpant aux arbres et lui envoie une lettre d'amour par la fenêtre, grâce à un arc et une flèche. Plus tard, elles feront l'amour sous le regard de deux trapézistes répétant un numéro qui exploite beaucoup des effets de symétrie gestuelle.

Cela n'est d'ailleurs pas l'unique cirque auquel le spectateur a droit. Les films de Rozema ont toujours affiché un certain intérêt pour l'art tous azimuts. Malheureusement, son approche se veut moins multidisciplinaire que la vocation même de ses personnages, où l'on rencontre peintres, photographes

Contrechamp: Quand tombe la nuit

et directeurs de galerie d'art (**le Chant des sirènes**), ou aspirants-écrivains et chanteuses (**White Room**).

Et si l'on ne peut reconnaître chez cette réalisatrice les traces d'une écriture cinématographique spécialement percutante, elle ne cesse pas moins d'entrecroiser imaginaire et réalité, et de valoriser l'acte créateur en montrant, par exemple, des feux d'artifice dans les yeux de Normand Gentle lorsque l'inspiration le gagne et qu'il commence à écrire.

Or, Rozema sait-elle aller plus loin que ce lyrisme de surface? Apparemment non: lorsqu'il s'agit pour certains d'entre eux d'articuler leurs propres conceptions, cela n'excède pas les superlatifs ronflants de Paule Baillargeon (dans **le Chant des sirènes**), ou le langage suranné des théologiens qui forment le pôle rationnel et faible du dilemme de Camille.

Le cinéma de Patricia Rozema est donc tout entier dépendant de l'image, et une image moins éloquente que purement plastique. L'art (avec un grand A) s'y rencontre moins dans ses propres formes que dans le récit même: lorsque **Quand tombe la nuit** nous montre ces deux trapézistes ou cette étonnante «Danse du fer» que répète Petra, la mise en scène est faite pour que nous assistions à rien de plus qu'une performance filmée, digne d'un quelconque clip. Il en est ainsi avec tout ce beau monde du cirque, sans aucune profondeur, dont les excentricités ne se distinguent en rien des pubs de Black Label.

Et puis, il faut remarquer cette manière d'aborder des thèmes branchés, empruntés çà et là (notamment

chez Atom Egoyan) sans salir personne ou déclencher de réel malaise. On plante quelques caméras dans le décor, on fait surgir Camille sur une scène, par inadvertance, pour établir une petite mise en abîme de la représentation scénique et puis hop, on passe à autre chose une fois le clin d'œil accompli. Une façon comme une autre de prouver qu'on a une étiquette moderne, qu'on connaît les codes.

Mais comment ne pas reconnaître, parmi cette quincaillerie glacée d'images lisses et de musique peu inspirante (la partition de Lesley Barber fait penser à du sous-Éric Serra, qui n'est pas à proprement parler le plus original des compositeurs), une certaine forme d'honnêteté lorsqu'il s'agit de filmer le désir des corps avec une pudeur touchante. Encore là, c'est une chance que les actrices soient belles (nous sommes bien loin de Josiane Balasko dans **Gazon maudit**), sinon tout cet attirail de carte postale ne servirait pas à grand-chose.

Autrement, par la minceur de l'intrigue, la faiblesse des dialogues et des situations, ce vide général que comblent quelques performances physiques et des tournolements de caméra, **Quand tombe la nuit** révèle davantage (et particulièrement dans ce cas-ci) les talents d'une femme qui sait mieux agencer quelques numéros surprenants que de raconter une histoire, inventer des personnages solides ou créer un univers plus profond que l'image qui en est donnée. Tout cela est décidément trop poli pour pouvoir excéder les dimensions d'un long clip exaltant la magie sans faille de l'amour entre femmes, hors duquel il n'est point de salut... ■

Quand tombe la nuit

35 mm / coul. / 94 min. /
1995 / fict. / Canada

Réal. et scén.: Patricia Rozema

Image: Douglas Koch

Son: Alan Geldart

Mus.: Lesley Barber

Mont.: Susan Shipton

Prod.: Barbara Tranter

Dist.: Alliance

Int.: Pascale Bussiès,

Rachael Crawford, Henry

Czerny, David Fox, Don

McKellar, Tracy Wright



Petra (Rachael Crawford)
(Photo: Caroline Benjo)